

LE VAUTRAIT DU PERCHE



Monsieur Jean RENOUARD LARIVIERE, La Brindille et la meute devant La Flutière (photo Claude VUITTON)

Depuis mon plus jeune âge, j'ai éprouvé une véritable passion pour la chasse ; peut-être par atavisme puisque j'avais un oncle russe, frère de ma mère, qui passait la plus grande partie de son existence à chasser l'ours au Caucase, le loup en Pologne, l'élan dans les régions du nord de la Russie. Je devais d'ailleurs le rejoindre pour participer à ces chasses fabuleuses, j'étais jeune, ces perspectives m'enthousiasmaient. La Révolution de 1917 brisa ce beau projet mettant un point final à la vie de toute ma famille russe. Au chagrin se mêlaient bien des regrets.

Mes parents résidant en Normandie, j'ai passé mon enfance à Beaulieu. Cette région est située aux confins du pays d'Ouche et du Perche alliant la douceur et la rigueur de ces contrées voisines mais pourtant différentes. J'ai vu plus de soixante-quinze fois les feuilles verdir sur les arbres de mon jardin, récolter les foins dans nos champs et admiré les teintes éclatantes de chaque automne dans nos forêts ; ces forêts magnifiques qui sont l'agrément de ce pays et lui donnent, pour moi, un attrait chaque année renouvelé.

J'ai pris mon premier permis de chasse en 1920 pour chasser à tir au chien d'arrêt et aussi aux chiens courants. La chasse a tenu depuis cette époque une place importante dans mon existence et je n'ai jamais envisagé chasser autrement qu'avec des chiens. J'ai eu longtemps des pointers, excellents chiens d'arrêt, convenant parfaitement à cette époque bénie où les perdreaux étaient nombreux et abordables. Maintenant les chiens d'arrêt à grande quête sont inutilisables dans ma région et mes labradors me sont plus utiles. Jusqu'en 1935, pour la chasse à tir aux chiens courants, j'avais une douzaine de chiens au chenil : quelques anglo-français et des griffons vendéens. Ce sont ces derniers qui m'ont donné le plus de satisfaction, particulièrement sur le chevreuil et le renard. Ils étaient coura-

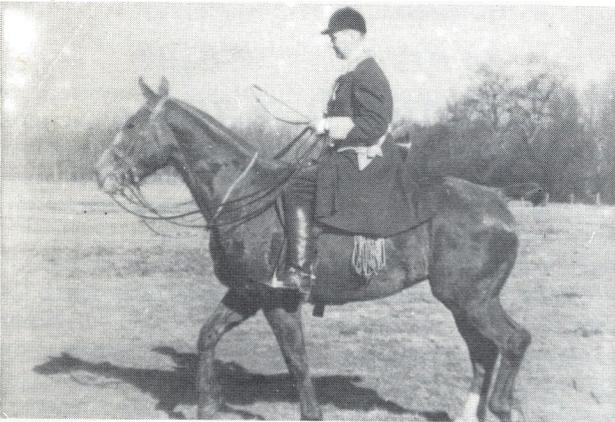
geux, gorgés et très chasseurs. Etant bon marcheur, je les suivais facilement à pied. Me rendant compte que mon plus grand plaisir était d'entendre et de voir chasser mes chiens, je me suis dit : « Pourquoi tirer l'animal et ne pas le chasser à courre ? » et c'est ainsi que j'ai commencé à suivre les équipages qui venaient découpler sur le cerf, le chevreuil, le sanglier, dans les massifs forestiers du Perche, de la Trappe de Charencey, de Senonches, de la Ferté Vidame, de l'Aigle, de Breteuil, de Conches. J'ai vu chasser le cerf par Monsieur Roger Laurent, par le marquis du Luart, par Monsieur Olry, le chevreuil par Monsieur Fauquier-Lemaître, Monsieur Drouet, le Comte de Songeon, enfin le sanglier par le Comte Alphonse de Falandre. C'est en suivant les chasses du vautrait Falandre que j'ai découvert ma vocation de veneur de sangliers. C'est pour moi l'animal de prédilection à courir. Il allie la force à l'endurance et à l'intelligence, il conserve par cela même de nombreuses chances d'échapper à la poursuite des chiens et de se retrouver, la nuit venue, au creux de sa forêt.

Naturellement, j'aurais encore préféré chasser le loup dans ma région ! Il m'eût fallu naître un siècle plus tôt.

Je suivais ainsi un certain nombre de chasses par saison. Allant au rendez-vous et effectuant toujours les retraites à cheval, je partais vers sept heures le matin pour rentrer souvent très tard le soir. Lors de certaines chasses mémorables, j'ai certainement parcouru près de 100 km. J'ai eu pendant une douzaine de saisons une jument baie brune dénommée "La Puce" produit d'une jument de demisang de chez moi avec un étalon trotteur en station à l'Aigle. Ce cheval trottait le kilomètre en 1 minute 24 ce qui était assez remarquable à cette époque. Entre les jours de chasse La Puce pompait l'eau pour la propriété avec un manège qui existe encore. On l'attelait aussi sur une petite charrette anglaise à roues caoutchoutées, elle



Rendez-vous de Saint-Hubert à l'Etoile du Perche (debout au premier plan, Monsieur Emmanuel LEVESQUE)
(Collection J. RL)



Monsieur Jean RENOARD LARIVIERE montant Reine des Perrières tannées 50 (Collection J. RL)



Bat l'eau de sanglier
(Collection J. RL)



Départ pour l'attaque au Belloy (Photo F. GERVILLES)



Sanglier au ferme (photo Andre GAUTHIER)

Sortie du chenil du Vautrait du Perche à la Flutière, M. Jean Renouard Larivière, Maître d'Equipe et La Brindille, 1^{er} piqueux.

Cette illustration est en vente au prix de 20 F à nos bureaux - ou 25 F par envoi postal, payable à la commande.
Photo J. Y. BOISSON

OURAGAN B

HONGRE ALEZAN BRULE, NE EN 1958 CHEZ
M. J. RENOUARD LARIVIERE (ORNE)

PERE: SAINT-GOTHARD pur sang du Haras du
Pin (né chez le baron de Rothschild)

MERE: REINE DES PERRIERES (Selle français)
par ISERE, 1/2 Sang normand du Haras de
Saint-Lô, fils lui-même du "Chef de Race"
normand "VAS-Y-DONC"

En France, OURAGAN B a gagné 43.000 F. en con-
cours hippique, jusqu'en 1971.

Il eut une brillante carrière internationale avec le Capi-
taine Pierre DURAND, alors en poste au C.N.S.E. de
FONTAINEBLEAU. Le Colonel Pierre DURAND est
l'actuel Ecuyer en Chef du Cadre Noir de Saumur.

OURAGAN B appartenait alors au Colonel BAGGIO.
Il fit partie de l'équipe internationale française pendant
plusieurs années, gagnant des épreuves nombreuses en
Europe, notamment: les Sunsalve Stakes à Londres en
1963; le prix du Ministère de la Défense et le trophée
basque à San Sébastian en 1962; le prix de la Défense ir-
landaise à Lucerne en 1964, etc...

Concours hippique chez le Marquis de NEUVILLE →
Monsieur Jean RENOUARD LARIVIERE montant Reine des
Perrières, Monsieur Judicaël LEVESQUE, Mademoiselle Mo-
nique LEGER.



CHIO 1963 Londres White City - Capitaine Pierre Durand
sur Ouragan B



nous emmenait allègrement à l'Aigle distant de 13 km en
une demi-heure.

J'ai eu plus tard par Gabriel de Carville deux excellentes
juments demi-sang de la Manche, l'une "Reine des Per-
rières" me fit huit saisons, l'autre "Douce" m'en fit
sept. Au retour d'un déplacement d'un mois chez mon
ami André Chedeville, au Haras du Tellier, je fis saillir
"Reine des Perrières" par un très beau pur-sang du Ha-
ras du Pin, nommé Saint-Gothard. De ce mariage naquit
un poulain baptisé "Ouragan" lequel à trois ans eut un
premier prix au concours du Haras du Pin. Quelques
temps après, je l'ai cédé au Colonel Baggio qui le mit sur
les obstacles de Fontainebleau, en vue d'une carrière de
Concours Hippique. Ce fut une grande réussite puisque
ce cheval remporta plusieurs prix internationaux, à Paris,
Berlin, Aix-La-Chapelle, Rome, Madrid, Londres, etc...
monté par le Capitaine Durand.

La vie de tout veneur étant étroitement liée à celle de ses
montures, je me suis laissé entraîner et je reviens mainte-
nant en arrière ...

En 1933, j'ai chassé le renard, avec mon regretté ami
François Firmin-Bidot, mon épouse et quelques voisins.
Nous chassions dans les boqueteaux entourant Beaulieu,
Vitray, Gournay, Chandaï avec une vingtaine d'Anglo-
français. Les chasses étaient gaies, pleines d'imprévus.
Nous prenions une quinzaine de renards par saison.
Monsieur Pierre de Bodard me céda quelques chiens bien
créancés dans cette voie, ce qui mit rapidement les nôtres
en curée. Sur notre territoire, il existait deux grandes ga-
rennes que nous faisons banderoller au petit matin les
jours de chasse. Lorsque le renard voyait les banderolles,

il se dirigeait vers la seconde garenne banderollée, elle,
également. Si l'animal était mené rapidement, il com-
mençait à perdre la tête et à chercher refuge dans les en-
droits les plus divers : granges, maisons abandonnées,
ponceaux, etc ...

Au début de l'équipage, lorsque le renard se terrait, les
chiens cessaient de donner de la voix et revenaient, si
nous n'étions pas avec eux. Nous ne savions pas où l'ani-
mal s'était terré surtout dans le fourré et la grande bruy-
ère. Un de mes amis, le Baron d'Argenton me procura
deux chiens qui aboyaient aux trous. Ainsi les autres
s'habituaient à donner de la voix lorsque le renard s'était
terré et nous n'avons plus perdu d'animaux. Dans ces cir-
constances, nous reprenions les chiens et restions silen-
cieux dans un endroit assez éloigné. Si l'animal avait été
mené vivement, bien bousculé, il ressortait dix minutes -
un quart d'heure après et un garde qui était placé sur le
terrier, sonnait de la trompette pour nous prévenir.

J'ai quelquefois aussi pratiqué cette chasse en Angle-
terre, mais avec moins d'intérêt car le but poursuivi est
différent du nôtre : la prise de l'animal semble accessoire
le parcours équestre demeure primordial, mais quel ac-
cueil chaleureux réservent toujours nos amis britanniques
à leurs hôtes !

En 1935, je fus nommé louvetier, ce qui me procura plus
tard la possibilité de chasser le sanglier à courre deux fois
par mois dans les forêts domaniales de ma circonscrip-
tion ; en l'occurrence, le Perche, la Trappe, Bellême, car
mon but était toujours de chasser le sanglier à courre.
Septembre 1939 me fit prendre contact avec d'autres réa-
lités, je laissais mes chiens, soit une quinzaine aux soins
de mon garde qui put les nourrir en allant chercher à bi-

cyclette de la viande d'équarissage à l'Aigle. "Petit Gas", c'était son nom, est tombé malade, ce fut mon épouse qui le remplaça dans cette tâche.

La guerre terminée, je réunissais souvent mes chiens à ceux de Monsieur Judicaël Levesque et nous découplions une vingtaine d'Anglo-français sur le sanglier.

Le 1^{er} octobre 1948, nous décidâmes de fonder "Le Vautrait du Perche". Notre bouton représente un sanglier sautant dans un ceinturon avec la devise : "Ecoute à la tête". Il nous est apparu qu'il serait plus économique et plus souhaitable pour les chiens de les faire vivre ensemble dans le même chenil. Monsieur Judicaël Levesque en prit la charge à Miseray dont la situation géographique était plus centrale pour notre territoire de chasse. Les chiens étaient conduits au rendez-vous en camionnette, mais les chevaux continuèrent à se déplacer à pied, effectuant parfois des trajets de plusieurs dizaines de kilomètres tant pour se rendre au rendez-vous que pour retraiter après la chasse. Nous sortions une trentaine de fois par saison. A cette époque, les sangliers étaient moins dérangés que maintenant et plus faciles à rembourcher. Lorsque nous attaquions avec des rapprocheurs les chiens de meute étaient hardés sous le vent. Ils entendaient ainsi les rapprocheurs et ralliaient à l'écoute sagement, sans s'affoler. Parfois une excellente brisée nous permettait d'attaquer de meute à mort.

En 1958, Monsieur Levesque se retira pour raisons de santé. Nous avons passé ensemble dix bonnes années d'entente et d'amitié. En 1962, je pris les chiens, chez moi, à la Flûtière où j'installai le chenil.

J'augmentai l'effectif de la meute pour me permettre de découpler une quarantaine de chiens. La manière d'attaquer resta la même : rapprocher des chiens, hardes amenées par les hommes à pied ou découplées derrière un cheval. Lorsqu'il était possible de le faire, ils étaient toujours donnés à l'écoute.

J'engageai alors "Marcel Lechat" dénommé "La Brindille", homme jeune, plein d'allant, adorant la chasse. Il est maintenant depuis dix-sept ans au service du Vautrait. Il s'acquitte avec compétence et dévouement de sa fonction de piqueux. Il m'arrive souvent les lendemains de chasse d'évoquer avec lui les péripéties de la veille et de refaire les parcours. Depuis sa création, le vautrait a pris plus de 500 sangliers dont 3 de plus de 300 livres.

Je n'ai eu qu'un chien de change sur le sanglier au cours de ma carrière. Il est étonnant de constater que les chiens français ou anglais des meilleures origines de change sur le cerf et le chevreuil ne le sont pas au sanglier. Ils ne le sont pas non plus sur le renard. A mon avis, il n'y a pas de miracle. Je pense simplement que les différences d'odeur entre sanglier ou renard frais et échauffé ne sont pas perceptibles pour le nez des chiens ou plutôt qu'elles n'existent pas.

Actuellement, comme tous les équipages, le vautrait est au repos. Cela ne signifie pas que nous restions inactifs. Il y a tant de choses à mettre au point, à régler, à prévoir pour la saison prochaine. Il y a aussi la vie du chenil qui continue. La Brindille, responsable des soixante-quinze chiens, le dressage des jeunes, l'élevage, etc ... Enfin, comme chacun j'ai ma part de joies et de soucis mais je ne puis imaginer avoir vécu autrement ; et si l'on me demandait comment je souhaiterais recommencer ma vie, si la possibilité m'en était donnée, je répondrais : «Je l'aimerais identique à ce qu'elle fut jusqu'à ce jour, dans ma région, dans les forêts que j'aime dans lesquelles j'ai pu chasser durant de longues années et où j'espère entendre encore crier nos chiens et sonner de nombreux hallalis».

LA FLUTIERE, le 20 juillet 1979
Jean RENOARD LARIVIERE

LIVRES ANCIENS

sur
la vénerie - l'équitation - la chasse

LIBRAIRIE ELBÉ

213 bis, boulevard Saint-Germain
75007 Paris - tél. 548.77.97

Catalogue sur simple demande

Galons Vénerie ÉTABLISSEMENTS CARLHIAN

13, rue d'Algérie
69001 LYON Tél. : (78) 27.42.61

TROMPES DE CHASSE
Fabrication — Réparations

ARTISAN SPÉCIALISÉ

R. MAZEREAU
39, rue Notre-Dame-de-Lorette, 75009 PARIS



Naturaliste depuis 1831 Réputation mondiale

NATURALISATION D'ANIMAUX

TÊTES-TROPHÉES - PIEDS-OISEAUX
GRANDS FAUVES DES SAFARIS

DEYROLLE

46, rue du Bac, 75007 PARIS - 548-81-93 - 222-30-07